

Marie-Hélène Lafon, sur les hauteurs du Cézallier

# La patience de la gentiane

En novembre 2020, peu après la réouverture des librairies, l'écrivain Marie-Hélène Lafon recevait le prix Renaudot pour son roman *Histoire du fils*. Nous l'avons rencontrée cet hiver dans son refuge du Cézallier. A contre-courant d'une époque précipitée dans l'urgence, partageons avec elle l'essence d'une conversation au long cours.

Texte / Corinne Pradier Photos / Vincent Jolfré

L'auteur a soulevé pour nous les rideaux de fumée qu'elle a appris à déployer au fil du temps. Dans son premier roman, publié il y a vingt ans, «par péché d'inexpérience», elle avait omis de prendre une certaine distance. «Depuis j'ai mis en place des stratégies qui évitent la collision parfois dramatique entre la fiction et le réel. Cela évite aux personnes – qui deviennent personnages sans l'avoir demandé – de se retrouver dans des positions intenable. Pour certains, leurs vies sont déjà suffisamment peineuses. Qui serais-je, moi, au nom de la littérature et de la création, pour compliquer encore davantage leur situation ? C'est un droit que je ne m'arroge pas et si je sens que la piste d'écriture s'enfoncé de façon inextricable dans ces marécages, je n'écris pas le livre.» Le lecteur peut toujours aller chercher à Chanterelle la nébuleuse familiale dont il est question dans son dernier roman, il ne la trouvera pas mais, comme elle le dit, il aura eu bien raison d'y monter «surtout un jour comme aujourd'hui». Ce 17 février dernier, le ciel resplendissait et tout n'était qu'air cru. Dans le hameau de V. que la route traverse, nous trouvons le petit chemin de terre qui conduit à la maison de pierre.

Marie-Hélène Lafon a hérité de Léontine, sa grand-mère maternelle, son talent de conteuse. «Elle s'adressait aux adultes en patois et, à les entendre et les voir réagir quand elle racontait ses histoires, je peux vous assurer que ça avait manifestement une autre saveur que quand elle les tra-

duisait pour nous en français. Elle imitait très bien et avait beaucoup d'esprit.» Par ce long travail d'écriture qui est sien, l'auteur semble avoir fait le chemin à rebours, redonnant aux mots la chair du haut pays, l'esprit et la saveur. Nous prenons langue ensemble autour de la patience, cette temporalité si particulière qui se devine entre les lignes.

«Temporalité rime avec ténacité. Lorsqu'on a commencé d'être dans des pays comme celui-ci, les hauteurs du Cézallier ou de l'Aubrac – si on ne les a pas en aversion –, il émane de ces géographie, géologie, météorologie un rapport au monde qui passe très souvent par le goût de la navigation au long cours. On sait de façon atavique, sans qu'on vous l'ait jamais expliqué mais parce qu'on le voit, surtout si on est issu du monde paysan, qu'on ne peut rien faire sans le temps. Le temps long. On ne choisit pas le rythme des saisons,

la durée de l'hiver, son âpreté ou ses soudaines douceurs, les sécheresses des étés, tous ces impondérables très prégnants dans la vie paysanne, agricole. Ils font partie du lot et je ne peux m'empêcher de penser que tout ça s'inscrit dans le psychisme. Le temps du travail d'écriture est long, comme celui d'une trajectoire d'écriture, et j'ai été amenée à mesurer la mienne à l'aune de la récompense qui m'a été accordée. Je ne conçois pas ce temps autrement qu'en mesure décennale. Quand j'ai publié mon premier livre, *Le Soir du chien* en 2001, je n'étais pas du tout certaine qu'on en publierait un autre. Puis petit à petit les choses

se sont enchaînées. Si je ne perds pas la tête d'ici là, il y aura peut-être encore deux décennies de travail.»

**Dans l'époque que nous traversons, tout participe à morceler le temps et la pensée.** «Et éventuellement à l'empêcher, la simplifier, la réduire ! Être récompensée dans ce contexte me paraît totalement ahurissant. Il semblerait que dans la littérature et dans d'autres domaines artistiques, on voie se lever partout des hommes des femmes que j'appelle les vaillants, qui n'ont pas envie que l'on perde tout sens, qui essaient de faire en sorte que les choses tournent autrement. C'est une vaste entreprise et j'ai beaucoup de mal à mesurer comment la pandémie va influencer sur tout ça. Il faut une immense vaillance pour aller au bout de ce type de parcours et les temps que l'on vit sont tout de même très abrasifs, corrosifs. Ce qui arrive accule cependant notre société à un changement de cap et je ne vois pas comment on pourrait faire pour l'éviter. À ma mince mesure, j'ai tout à fait conscience, depuis longtemps, d'être un hapax, un cas isolé, qui publie depuis vingt ans des livres carabinés chez la même editrice.»

Quand elle signe son premier contrat avec Buchet Chastel, en octobre 2000, la maison d'édition vient d'être rachetée et souhaite développer un département littérature. Pascale Gautier qui sera son editrice arrive en janvier 2001.

«Elle devait inventer la prochaine rentrée littéraire. Elle avait les coudées franches et, dans la corbeille de mariage, *Le Soir du chien*. Elle a fait une chose inouïe qui fut notre acte de naissance éditoriale. J'ignorais tout des rentrées littéraires. Pendant l'été, alors que mon premier roman aurait pu passer inaperçu, elle m'a demandé si



“ La leçon de ce pays, c'est le goût des chemins.

Des chemins à soi, à inventer.”

j'étais d'accord pour que mes nouvelles soient publiées en mars 2002. Je n'avais que ces textes en réserve. J'ai dit oui et elle a composé le recueil *Liturgie*. Ça a été un acte de confiance éditoriale, humaine et artistique incroyable. Ensuite j'ai publié d'autres titres, difficiles, en me maintenant dans des étiages de vente très modestes dont je pensais ne jamais émerger. Le premier livre qui a trouvé un public plus large est *L'Annonce*, en 2009. Entre-temps, il avait fallu tenir, huit années au long cours. La fidélité et la loyauté se fondent là. Même si, à partir de 2003, j'ai été sollicitée de façon continue par des maisons plus importantes, je n'ai jamais lâché Buchet. Les pays et les paysages font les gens. Je n'ai pas de certitude – plus j'avance en âge

moins j'en ai –, mais peut-être que la leçon de ce pays, c'est le goût des chemins, des chemins à soi à inventer, dans une forme d'âpreté. Ça veut dire qu'il faut prendre le risque de la solitude, qu'on ne sera jamais enserré dans des réseaux, avec ce que ça implique de chaleur et de contrainte. Ça m'est totalement impossible. J'ai le sentiment d'être très solitaire dans cet univers. C'est une constatation, pas une plainte ni un regret, et la solitude n'est pas une maladie.

**Dans Traversées, on retrouve votre balancement entre attachement et arrachement.**

C'est très générationnel. Le hasard a fait que je suis née à une époque et dans une

configuration économique qui voulait le départ des filles. Dans cette agriculture de moyenne montagne, on avait des fermes de 50 ha qui n'étaient pas taillées pour que plusieurs enfants puissent s'y établir et y vivre. Dans les années 70 c'était explicite, si on ne voulait pas le voir, c'est qu'on avait décidé qu'on ne le verrait pas. Soit on avait l'énergie faramineuse d'aller à contre-courant, soit on était d'accord pour foncer dans le mur. J'entendais mon père dire : «On est les derniers Indiens, on est péri-més.» Il le répétait, c'était une litanie, une psalmodie. Quand vous grandissez avec ça, dans un milieu où on ne pose pas de question, si vous avez un minimum d'instinct de survie, vous vous dites, je taille la route, je m'en vais. Par l'école. L'école m'adorait,



En 2020, Marie-Hélène Lafon a également reçu le grand prix de littérature de la Société des gens de lettres pour l'ensemble de son œuvre. Elle ne publiera rien en 2021. « Je travaille, j'ai mes chantiers. Je ne vois pas de nécessité à bombarder constamment les libraires avec mes productions. Et je vois surtout une nécessité absolue à publier des textes lorsqu'ils sont prêts, non pas finis car selon moi un livre n'est jamais fini, mais mûrs. »

c'était un boulevard. Je n'ai pas eu d'états d'âme, ça s'est fait en se faisant. Dans mon rapport à ce pays, le fait d'avoir toujours su que je n'y vivrais pas est évidemment décisif. J'ai d'ailleurs été interloquée, quand j'ai été publiée, de voir des lecteurs trouver dans les silences non déployés de mes livres toute la place pour installer leur nostalgie ; très vite, j'ai laissé faire. Les livres s'en vont, se réinventent avec les lecteurs, et c'est bien comme ça.»

#### On trouve dans votre écriture des souvenirs par strates, qui sont de tous les temps.

«D'instinct je savais que si un jour j'écrivais, j'écrirais du lieu et du milieu d'où je venais. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai mis si longtemps à le faire. Il y avait une dimension de transgression. Je savais que j'irais faire ma vie ailleurs et loin, mais quelque chose est resté profondément en moi, d'extrêmement nourrissant, de vital, comme le sang, la chair, ces strates sont le terreau de l'écriture. Quand je suis à Paris, où je vis, je peux à tout moment activer une sorte de processus mental qui fait que le goût de l'air du pays haut me traverse, tout de suite. Ça a toujours été là. J'étais déterminée, si un jour j'étais publiée, à prendre un pseudonyme, qui eût été le beau nom de Santoire, nom de rivière et patronyme. Je l'ai oublié au moment de signer mon premier contrat. J'ai donc publié sous le nom de mon père

qui est aussi celui de ma mère, Lafon. Deux branches différentes dans deux hameaux voisins. Une double source !

#### Votre écriture est très resserrée, ciselée.

C'est très travaillé, ça attend beaucoup ! Je laisse reposer. Parfois des mois entiers. *Histoire du fils* est une histoire de famille que je n'invente pas du tout. Je l'architecture, lui donne une forme dynamique. Quand elle arrive, à l'été 2012, j'en suis le témoin assigné à l'écriture. Cette nébuleuse familiale m'est très contiguë et très chère. On me fait rencontrer, à deux reprises, celui qui deviendra le personnage principal, avec qui très naturellement la conversation s'enclenche. Évidemment, je n'ai pas de carnet de notes, je ne note jamais rien. Je laisse se dérouler les choses, je sens immédiatement que c'est une piste pour moi. Ma sœur me dit : « Si tu l'écris, tu l'appelleras *Histoire du fils*. » Pendant quatre ans je n'y ai pas touché. J'ai essayé à deux reprises, mais c'était trop tôt. Ça n'avait pas assez décanté, le travail de rumination, de fermentation n'était pas assez avancé. Une scène a longtemps fait écran, j'étais persuadé qu'il fallait commencer par elle. C'était un très beau motif au sens pictural du terme. Il a

fallu que je l'élimine pour que le reste apparaisse. Quand j'ai commencé à mettre le chantier sur orbite, trois ans ont passé avec des phases où je ne touchais à rien.

#### Quel est votre regard sur ce que nous vivons en ce moment ?

Je voudrais avoir l'énergie de faire le pari de l'optimisme, ce que j'appelle l'acte de confiance. Jamais l'Histoire « avec sa grande hache », n'a ainsi tordu nos vies, jamais. Pour une frange de la population,

il y a vraiment des orientations vertigineuses, fâcheuses, douloureuses et définitives qui se sont imposées et force est de constater qu'on n'en est pas sortis. Le tournant du printemps dernier a dramatisé à l'extrême les situations de ceux que l'on dit fragiles. Ceux-là prennent les choses de plein fouet avec une violence inouïe. Ce que j'appelle faire acte de confiance, c'est se dire qu'il y a des façons d'être au monde – pas seulement dans le domaine paysan bien entendu – qui, à la faveur de ces convulsions,

peuvent voir le jour et s'avérer, à l'usage, indispensables, incontournables. J'ai presque envie de dire que nécessité fait loi. Cela demande une énergie presque organique pour se persuader que l'on passe par des convulsions terribles mais qu'au bout du compte on ne vivra pas dans une société d'après la catastrophe, ni dans une dystopie incarnée, mais dans des formes de vie

“ Je voudrais avoir l'énergie de faire le pari de l'optimisme, ce que j'appelle l'acte de confiance ”



qui pourront à nouveau se déployer harmonieusement. Faisons l'acte de confiance. En tout cas il est évident que nous sommes embarqués dans un maelström que personne ne maîtrise et qui pour l'instant nous dépasse de l'illusoire maîtrise de notre propre vie. L'an dernier je suis arrivée ici le 16 mars et en suis repartie le 14 juin, trois mois en continu. J'avais accès à une connexion Internet, donc je savais que je pourrais enseigner à distance, sinon je ne serais pas venue. Je suis revenue en juillet et août, à Noël et comme toujours à la Toussaint ; la moitié de l'année en tout, ce qui ne m'était pas arrivé depuis quarante ans. J'ai révisé mon printemps, mon hiver, un vrai hiver avec ce bruit de la neige qui tombe du toit, un bruit tellurique. Et il se trouve que cet automne, j'ai reçu le Renaudot. Je pourrais donc me dire que 2020 fut une annus mirabilis. Mais on n'est pas seul au monde. Pour moi, ce qui est très douloureux, ce sont les conséquences dans le cadre de mon métier de professeur. J'enseigne en collège à des élèves de troisième. En dépit de l'enseignement numérique, les plus fragiles sont dans une jachère totale, sauvage. Et pourtant nous sommes dans un joli établissement du 14<sup>e</sup> arrondissement. Je me retrouve masquée avec des élèves masqués, muselée avec des élèves muselés. Certains sont physiquement présents mais ils sont comme verrouillés. Nous subissons une lame de fond et je ne peux pas enseigner comme si je ne le savais pas. Quand je suis avec ma classe, cela alourdit le processus, lui donne une gravité. Comment voulez-vous accentuer encore davantage

la pression qui pèse sur eux sous prétexte qu'ils n'ont pas fait leur travail ? Ça n'a pas de sens et en même temps je dois continuer d'imprimer une dynamique aux cours. Personnellement, ça me donne le vertige, je trouve ça extrêmement difficile, d'une grande âpreté. L'ascenseur social a du plomb dans l'aile et c'est une grande douleur que de participer à ce système-là. Ceci étant, j'ai une tendance à envisager toujours le pire, donc je me méfie énormément de moi-même. Cela vient du « on est périmés ». Ce que j'entendais là puait la mort. C'était très grave, le monde paysan était en train de mourir. Et il m'a fallu très longtemps pour comprendre que c'était davantage une mutation qu'une mort, même si beaucoup sont restés sur le carreau. Je ne veux pas céder à ce vertige du pire. Nous abordons de fâcheuses brisées mais l'espèce humaine est incroyablement résistante et invente des façons de continuer. J'ai toujours plus ou moins ressenti la nécessité d'avoir une maison ici. J'avais la conviction très sourde que l'on pouvait avoir besoin à un moment ou un autre d'un lieu insulaire. Nous étions nombreux à quitter Paris en voiture, le lundi 16 mars 2020 vers 16 heures. Avec mon neveu, nous avons écouté l'allocution présidentielle et fait le parallèle avec l'exode. Sauf que je lui disais : « Attention, on relativise, nous n'avons pas les Fridolins aux fesses. » C'était une sensation très particulière. J'ai tout de suite pensé que la main de l'Histoire était sur nous. Sa poigne ! Je n'ai jamais lâché le pays, j'y ai gardé des relations très vives et très vivaces avec des

personnes qui y vivent toute l'année. J'ai depuis maintenant quinze ans noué des liens très forts notamment avec un couple. Elle est Corrèzienne et son mari vient du centre de la France. Il a été instituteur dans le pays et, assez vite, élu municipal. Elle et lui m'ont beaucoup appris sur le pays parce qu'ils le connaissent mieux que moi. Ils y vivent toute l'année et ont un autre rapport avec lui que le mien. La question périlleuse de la nostalgie ne se pose plus, et une distance salutaire est prise avec cette vision figée qu'ont nombre d'Originaires, une vision mythifiée du lieu d'où ils viennent qui fait que, quand ils y reviennent, au moment des vacances ou à la retraite, ils voudraient surtout que rien n'ait changé et qu'une sorte de statut privilégié leur soit accordé du fait qu'ils sont allés inventer leur vie ailleurs. Ces amis venus de l'extérieur ont beaucoup fait pour ouvrir des perspectives neuves, y compris chez des autochtones de mon acabit qui ont parfois tendance à camper un peu sur leurs positions. Voilà qui pousse à faire acte de confiance, à se dire qu'on peut inventer des façons de vivre dans ces géographies, dans ces maisons, dans ces pays, en dépit des obstacles qui sont têtus. »

NB : La gentiane met des années avant de pleinement s'exprimer.

#### SES LIEUX RESSOURCES

La chapelle de Valentine à Ségur-les-Villas, face au plateau du Limon et à la vallée de la Santoire. Fortuniès, Saint-Antoine, à côté de Murat. « Les hauteurs de Ségur-les-Villas, de Diènné, tout ce côté-là de la vallée de la Santoire. Un corps de pays très étonnant, avec des pistes lancées dans le bleu, suspendues dans le rien. »